



Labyrinthe

30 | 2008 (2)
Écologie = X

Écologie = X. Une introduction

Charles Ruelle et Frédéric Neyrat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/3762>
ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2008
ISBN : 978-2-9526131-7-0

Référence électronique

Charles Ruelle et Frédéric Neyrat, « Écologie = X. Une introduction », *Labyrinthe* [En ligne], 30 | 2008 (2), mis en ligne le 03 juin 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/3762>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Propriété intellectuelle

Écologie = X. Une introduction

Charles Ruelle et Frédéric Neyrat

Manifeste

- 1 En France, les préoccupations dites « environnementales » occupent aujourd’hui une grande place dans les médias – mais restent pourtant largement absentes du discours théorique de la philosophie, de l’histoire, de la littérature, des sciences humaines en particulier, de la pensée en général. Partant de l’état de crise que nous décrivent les scientifiques, on cherche ou l’on critique les moyens que se donne la société pour le résoudre, sans même s’interroger sur les conditions de possibilité de son émergence, et surtout de sa résolution. Un tel constat peut paraître injuste à l’égard d’une certaine écologie politique française, dont on citera parmi les figures tutélaires des penseurs tels que André Gorz, Bernard Charbonneau, Jacques Ellul ou encore Edgar Morin. Leurs travaux n’auront pourtant pas suffi à convoquer notre société pour repenser les fondements de ses formes culturelles et de ses objectifs éducatifs. Cette insuffisance explique sans doute le succès de nos « éco-Tartuffes¹ », Nicolas Hulot ou Yann Arthus-Bertrand, qui auront su dépolitiser la question de l’écologie par une morale-des-petits-gestes compatible avec les objectifs d’une Croissance sans limite. Là encore, il ne suffira pas de dénoncer cette hypocrisie : les « Grenelle de l’environnement » n’ont dû leur succès médiatique qu’à la faiblesse de l’écologie politique – une faiblesse dont profite également le « capitalisme vert » (Paul Ariès), qui cherche à tirer profit de la crise « environnementale ».
- 2 Mais que veut dire ce signifiant à tout faire, environnement ? Que pense l’écologie politique lorsqu’elle parle de l’homme « dans » son environnement ? Il ne suffit pas de penser l’aliénation de l’homme par la technique, de dénoncer la destruction de la nature et de demander, comme Charbonneau, que l’on cultive notre jardin de Babylone, si l’on oublie de montrer l’« importance intrinsèque de la nature pour l’humanité de l’homme² ». Sans ce rappel, comment justifier autrement que par des raisons contingentes l’importance pour l’humanité tout entière d’échapper à la catastrophe (climatique,

biotechnologique) dont une certaine vision du monde aujourd'hui largement partagée a créé les conditions ? Le problème est donc (méta-)idéologique, culturel et non seulement administratif ou législatif. Il est par conséquent nécessaire de formuler le symétrique de la question environnementale : l'homme n'est pas un « empire dans un empire » (Spinoza) parce que la nature est dans l'homme. Évidence qui semble nous avoir échappé depuis fort longtemps... Évidence qui échappe également à l'*environnementalisme faible*, incapable de penser l'*implication réciproque* – et non la confusion, la continuité – de l'être humain et de la nature.

- 3 Bien pensée, l'écologie politique suppose l'abandon du dualisme strict, étanche, entre l'homme et son environnement. Elle envisage notre rapport à la nature non sous la forme unique de l'utilité (nous serions « maîtres et possesseurs de la nature »), mais sous la forme d'une harmonisation systématique, voire cosmologique, que la pensée postmoderne avait frappée d'interdit. À la différence du déplacement anthropocentriste opéré par la révolution copernicienne qui situa le sujet au cœur d'un cosmos infini, la *pensée environnementale forte*, symétrique, capable de mesurer l'enchevêtrement des relations qui rapportent nature et êtres humains, rétablit un univers clos où l'homme est intégré au cœur d'un réseau de relations entre tous les phénomènes du monde à des degrés divers. Divers, oui, tout autant que l'herméneutique possible (et parfois contestable ou contradictoire) de cette systématisation du monde et de la pensée : de la structuration de l'univers en un système de *gestalt* qui caractérise l'écologie profonde (*deep ecology*) d'un penseur comme Arne Naess [voir ici le texte d'Arne Naess], à un système global, tel que l'hypothèse Gaïa d'un James Lovelock n'hésitant pas à affirmer les bienfaits du nucléaire pour la survie de notre planète, ou à une « position écocentrée³ » refusant les supposés dangers du bio-centrisme des écologistes radicaux. Cette « pensée écologisée » (Edgar Morin) en voie de formation organise peu à peu, et souvent hors de France, une nouvelle organisation du savoir provoquée et modelée par le déplacement du sujet humain hors de sa position privilégiée, « au centre » ou « hors » de son environnement – au point de parler, comme le fait Jean- Marie Schaeffer, d'une « fin de l'exception humaine⁴ ». Annonce certes hâtive, quand certains tentent par tous les moyens de maintenir, sous respiration artificielle, une telle exception en faveur de la croissance... des êtres humains.
- 4 À l'image de la critique emblématique d'un Luc Ferry qui, dans *Le Nouvel Ordre écologique*, alimentait la peur du totalitarisme vert, la pensée française est restée relativement hermétique aux propositions de l'environnementalisme, faible ou fort – Michel Serres, quant à lui, s'inscrivant dans son *Contrat naturel* dans une tradition qui n'a guère trouvé de disciples en France. Cette résistance se joue d'abord dans les mots. En France, entre « écologue » (le scientifique) et « écologiste » (le politique), le divorce est sévère, et la position de Paul Colinvaux, partisan d'un partage radical, est ici souvent citée à titre d'exemple ; on parlera, pour reprendre les mots d'Isabelle Stengers, d'« alternative infernale ». Entre les deux termes, il faut, dit-on, choisir : ou bien la figure du Savant, ou bien celle du Militant. Clivage très symptomatique, qui semble révéler une difficulté de représentation de l'écologie comme pensée, et plus encore sans doute : le refus d'un nouveau paradigme, d'une nouvelle culture à l'état naissant, une forme de résistance à une « idéologie » nouvelle, à une reconfiguration – d'aucuns diront des plus saines – de la pensée et de nos savoirs : scientifiques (« durs » ou « mous »), éthiques, politiques, etc.
- 5 Car il est certain que l'écologie ne peut être réduite au statut de science, mais implique une vue globale sur l'ensemble des activités humaines. Et c'est dans la mesure où elle

repense la place de l'homme dans le monde, comme le fit Galilée au moyen de la révolution copernicienne, qu'elle implique, forcément, des pratiques sociales et politiques inédites. Alors, écologue, écologiste, écologie ou écologie politique ?

- 6 Disons : *Écologie = X*, ou la nécessité de repenser les rapports des sciences, de la politique et de la morale.

Le dossier

- 7 Nées dans le chaudron bouillonnant des luttes politiques des années 1960 et 1970 aux États-Unis, les *environmental studies* ont apporté leurs réponses à cette équation, en tentant d'adapter le discours des humanités aux dégradations écologiques que Rachel Carson avait réussi à mettre en évidence à travers l'exemple de la nocivité du pesticide DDT. C'est de ces adaptations et de ces reconfigurations du savoir – chères à *Labyrinthe*, où nous avons analysé un autre exemple dans le numéro 24 sur le postcolonialisme – qu'a voulu partir ce dossier, en étudiant un ensemble de cas tirés des *Humanities* américaines et, selon une circulation historique et géographique, leurs variantes européennes. Sans doute devenait-il possible, à partir de là, d'illustrer, autant que de promouvoir, un type de discours critique 1/ représentatif d'une « pensée écologisée », 2/ permettant d'évaluer les potentialités de cette pensée tout autant que son rejet caricatural (dont on a tant de peine, en France, à se débarrasser...).
- 8 Parce qu'elle est à l'origine une science – qui étudie les relations entre les êtres vivants et le milieu organique ou inorganique dans lequel ils vivent –, l'écologie dite « scientifique » tient une place particulière dans la redéfinition des savoirs héritée de l'approche environnementale. Là où Paul Colinvaux tentait de la maintenir dans son indépendance, elle devient ici ou là un sol plus ou moins meuble et poreux aux possibles reconfigurations et échanges interdisciplinaires, voire interculturels. C'est ainsi que Glen Love, dans son article, n'hésite pas à franchir la barrière entre les « deux cultures » – science et littérature – afin de montrer l'apport d'une perspective environnementale (et, dans ce contexte, de la biologie) dans l'analyse littéraire. On saisira facilement que Love tient une position opposée à celle de l'historien Donald Worster, présentée dans l'article de François Duban, pour qui la complexité du monde justifie que l'histoire environnementale s'engage sur le plan éthique, plus qu'elle ne se fonde épistémologiquement sur les informations, trop complexes, de l'écologie scientifique. Il pourrait n'y avoir dans cette opposition qu'une simple querelle scolastique à laquelle nous ont habitué nombre de *studies*... Voyons-y plutôt toute l'ambiguïté de l'environnementalisme qui, « moderne » pour les uns (Glen Love), « postmoderne » pour les autres (Donald Worster), n'est peut-être finalement ni l'un ni l'autre. L'environnementalisme, faible ou fort, l'écologie politique dans sa multiplicité constituent-ils les linéaments du Grand Récit de demain (« au-delà du *post-* »), venant se substituer au marxisme comme au libéralisme utilitariste, ainsi que pouvait le penser John Baird Calicott ? L'article de François Jarrige, consacré aux relectures de la « Révolution industrielle », longtemps analysée sous l'œil des libéraux, comme Adolphe Blanqui qui en invente le terme, puis des communistes, comme Marx et Engels, peut être lu comme venant à l'appui de cette hypothèse, en tentant de réévaluer ce moment historique, selon une troisième perspective, à la lumière des critiques qui exposent les abus de la domination de l'homme sur la nature : critique de l'invariant environnemental,

de la croissance, de la technique (et de la science) ou de leurs conséquences environnementales.

- 9 Au regard de la course actuelle à l'*innovation* et de l'empressement qui est aujourd'hui le nôtre à tirer le « bénéfice » de la moindre invention scientifique – même quand il s'agit de faire en sorte que la technique, sans sortir de la course à la croissance, se supplée à elle-même pour soi-disant résoudre les conditions catastrophiques qu'elle a créées (le désastre actuel que représentent aujourd'hui les agrocarburants en est un parfait exemple) –, il vaut sans doute mieux pour l'écologie scientifique qu'elle absorbe, plutôt qu'elle ne les dicte, les nécessités morales de l'environnementalisme et de son éthique. C'est l'un des ressorts de l'article de Julien Delord qui pose clairement l'une des variantes du problème : « Dans la mesure où les recherches écologiques n'ont pas seulement pour objet de nous donner à comprendre l'environnement, mais que beaucoup d'entre elles [...] interagissent avec différents éléments des écosystèmes naturels, parfois très fragiles, il est important de rendre compte de l'intégration par les écologues eux-mêmes des schèmes de l'éthique environnementale dans leurs activités professionnelles. » Loïc Fel, pour sa part, montre que la « gestion du paysage conforme aux principes du développement durable » témoigne actuellement des préoccupations éthiques qui ont, depuis quelques années, infiltré la gestion anciennement esthétique puis scientifique du paysage... Même si l'on peut interroger l'effectivité du changement de mentalité (au-delà des inflexions épistémologiques) que représente le travail d'un jardinier comme Gilles Clément, dont l'œuvre s'adapte sans doute « trop » facilement à l'esprit du temps pour ne pas éveiller le soupçon. Il est vrai que l'agréable, même quand il est beau, est rarement utile à une politique véritablement *durable*, qui de surcroît n'est pas de nos jours celle de la « vie », mais celle du « développement ».
- 10 C'est là au fond, peut-être, le principal syndrome de notre inaction : penser que nous changerons le monde en l'adaptant à *notre* rythme, *notre* durée, *nos* désirs, *nos* envies, *nos* modes de consommation (quand bien même nous aurions choisi d'être plus « raisonnables ») sans voir – afin peut-être même de la dissoudre – l'« altérité » de la nature en (face de) nous. L'article de Bérengère Hurand décortique bien la dimension contradictoire de notre « désir d'écologie » : un désir visible dans nos pratiques, mais réfractaire aux changements qu'impose la « crise métaphysique » qui le sous-tend et dont il est lui-même le signe. Est-ce à dire qu'il faille assumer jusqu'au bout les principes de la *deep ecology* ? D'une certaine manière, l'écologie profonde radicalise l'environnementalisme fort, affirmant une « démocratie des formes de vie » (A. Naess) au-delà de notre positionnement démocratique autocentré. De telles propositions peuvent apparaître étranges, voire choquantes... Pourtant, cet excès *ontologique* et *politique* n'est-il pas à la mesure de l'urgence *épistémique* dont traite ce numéro ? Sans être forcément « antihumaniste », il est nécessaire d'interroger en profondeur ce que notre « humanisme » recouvre, ce qu'il a produit – et, surtout, ce qu'il n'a pas empêché.

Le mouvement d'écologie superficielle et le mouvement d'écologie profonde de longue portée. Une présentation. Arne Naess

Le mouvement d'émergence des écologistes hors de leur relative obscurité initiale constitue un tournant pour nos communautés scientifiques. Mais leur message est souvent déformé et utilisé à mauvais escient. Un mouvement superficiel, qui en fait est actuellement des plus puissants, et un mouvement d'écologie profonde, qui est bien moins influent, luttent l'un contre l'autre pour retenir notre attention. Je vais m'efforcer dans ce qui suit de caractériser ces deux mouvements.

1. LE MOUVEMENT DE L'ÉCOLOGIE SUPERFICIELLE

Lutter contre la pollution et l'épuisement des ressources. Objectif central : la santé et la richesse des individus dans les pays développés.

2. LE MOUVEMENT DE L'ÉCOLOGIE PROFONDE

a. Rejet de la vision de l'homme-dans-l'environnement au profit d'une vision relationnelle, une vision de champ total (*relational, total field image*). Les organismes sont des nœuds au sein du réseau ou du champ de la biosphère, où chaque être soutient avec l'autre des relations intrinsèques. Une relation intrinsèque entre deux choses A et B est telle que la relation appartient aux définitions ou aux constitutions fondamentales de A et de B, si bien qu'en l'absence de cette relation, A et B cessent d'être ce qu'ils sont. Le modèle du champ total ne dissout pas seulement le concept de l'homme-dans-l'environnement, mais tout concept d'une chose comprise comme chose compacte-dans-le milieu – sauf lorsque l'on parle en se situant à un niveau d'échange verbal superficiel ou préliminaire.

b. L'égalitarisme biosphérique – ce dernier étant de principe. L'ajout de cette clause (de « principe ») est indispensable, parce que toute pratique réaliste nécessite, dans une certaine mesure, que l'on tue, que l'on exploite ou que l'on réprime. La pratique de l'écologiste de terrain le conduit à éprouver un respect profond voire une vénération, pour les différentes formes et modes de vie. Il acquiert une connaissance de l'intérieur, une sorte de connaissance que les autres hommes réservent d'ordinaire à leurs semblables, et qui est au reste fort limité puisqu'elle n'embrasse généralement qu'un nombre restreint de formes et de modes de vie. L'écologiste de terrain tient que *le droit égal pour tous de vivre et de s'épanouir* est un axiome de valeur évident et intuitivement clair.

La restriction de cet axiome aux hommes est le fait d'un anthropocentrisme dont les effets préjudiciables s'exercent sur la qualité de vie des hommes eux-mêmes. Cette qualité de vie dépend en partie de la satisfaction et du plaisir profonds, et de la satisfaction que nous éprouvons à vivre en association étroite avec les autres formes de vie. La tentative visant à ignorer notre dépendance et à établir une distribution des rôles entre, d'un part, un maître et, d'autre part, un esclave, a contribué à l'aliénation de l'homme lui-même. [...]

Extrait de Arne Naess, « The Shallow and the Deep, Long-Rang Ecology Movement. A Summary », *Inquiry*, vol. 16, 1973, p. 95-100. Trad. française de Hicham-Stéphane Afeissa, dans *Éthique de l'environnement*, Paris, Vrin, 2007, p. 51-60 [ici modifiée par nos soins].

NOTES

1. Sophie Divry, « Les Tartuffes de l'écologie », *Pour repolitiser l'écologie*, Lyon, Parangon/Vs, 2007, p. 19-26.
 2. Timothy O'Riordan, *Environmentalism*, Londres, Pion, 1981.
 3. Voir l'article de Frédéric Neyrat. L'expression est de Catherine et Raphael Larrère.
 4. Jean-Marie Schaeffer, *La Fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, 2007.
-

INDEX

Mots-clés : Écologie, Écologie politique, Environmental studies, Environnement

Index géographique : États-Unis, France